Vol. XXXIII   Saint-Boniface, Manitoba, 20 Janvier 1904.   No. 10

ABONNEMENT
Canada et Etats-Unis.....$1.00 par année
Europe (compris le port)......2.50 "

TARIF DES ANNONCES
1ère insertion, par ligne..........12 cents
Chaque insertion subséquente......8 "

N. B.—Les annonces de naissances, mariages et sépultures seront insérées au taux de 25 cents chacune.

AVIS Les annonces pour la France et l'étranger (sauf le Canada) sont reçues exclusivement à la PUBLICITE FRANÇAISE ET INTERNATIONALE 42, rue du Cardinal-Lemoine, à Paris, qui a seule le monopole et la responsabilité de ce service.

LE MANITOBA

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

JOSEPH BERNIER, Avocat, Directeur.

LE MANITOBA
EST PUBLIÉ ET IMPRIMÉ
TOUS LES MERCREDIS
PAR
ANT. GAUVIN, Imprimeur.

Toutes communications concernant le journal ou l'imprimerie, le paiement des abonnements ou pour impressions, devront être adressées à
LE MANITOBA,
SAINT-BONIFACE, MANITOBA
CANADA.

UNE SESSION FEDERALE

Après avoir hésité longtemps le gouvernement fédéral a décidé de ne pas faire maintenant les élections générales. Il conveque le Parlement pour le 10 mars prochain.

Sir Wilfrid Laurier a eu peur d'en appeler au peuple ; il sent que l'édifice n'est pas aussi solide qu'autrefois. La reculade du gouvernement ne saurait que lui faire du tort.

Il est inutile de dire que l'opposition va s'organiser activement pendant les quelques mois qui nous séparent de la rencontre.

AU CLUB CONSERVATEUR

Séance du club Conservateur, à ses salles, demain soir, jeudi. On parle de remettre au jeudi soir les réunions qui se tenaient autrefois le vendredi, dans les anciennes salles.

Demain soir, séance particulièrement importante ; on procèdera à l'élection des officiers. Soyons-y nombreux

L'OPINION DE M. BLAIR

SUR LE GRAND-TRONC-PACIFIQUE

La raison donnée par le gouvernement pour justifier la nomination de M. Blair à la commission des chemins de fer, est que l'ex-ministre possède une expérience et une compétence qui le rendent quasi-indispensable.

[illegible] donc nier la valeur de l'opinion de cet homme. Or, voici ce qu'il pense du Grand-Tronc-Pacifique:

Il n'y a pas de necessité, il n'y a pas de raison, il n'y a pas de justification, il n'y a aucun objet, bon mauvais ou indifférent, à attendre.

Il est absolument inutile, c'est un graspillage complet de l'argent public.

Ce n'est pas seulement la destruction de l'intercolonial, mais un gaspillage injustifiable des deniers publics.

MARIAGE

Samedi dernier, M. J. Albert Hébert, vice-gérant des magasins du Semi-Ready, à Winnipeg, épousait mademoiselle Annette Bertrand, fille de M. Théophane Bertrand, Greffier de la ville de Saint-Boniface.

La bénédiction nuptiale a eu lieu à l'église Ste-Marie, à 9.30 a. m. C'est le Rév. Père Frigon, O. M. I., qui presidait la cérémonie.

M. Théophane Bertrand accompagnait sa fille et M. Eugène Richard, gérant du Semi-Ready, servait de témoin à M Hébert.

La mariée portait une exquise toilette bleue à nuances très jolies De belles fourrures complétaient la richesse de cette toilette.

Une assistance nombreuse d'amis des deux cotés s'était donnée rendez-vous à ce mariage. Le coup d'œil qu'offrait cette brillante société avait réellement du charme.

Pendant la messe nuptiale, le chœur de la paroisse de Ste-Marie, dont les mariés font tous deux partie, a exécuté une délicieuse musique.

Le déjeûner de noces s'est pris chez M. Bertrand à Saint-Boniface. A deux heures de l'après-midi, M. et Mde Hébert partrient en voyage de noces aux E-Unis, où réside la mère de M. Hébert, puis dans la province de Québec.

On les salua avec beaucoup de cordialité à leur départ de la gare.

Nous commettions l'indiscrétion de dire que les cadeaux ont été nombreux de part et d'autres ; les cadeaux de noces sont la pierre de touche de la popularité ; nous certifions que l'épreuve a été heureusement décisive pour M. et Mde Hébert, auxquels nous offrons des félicitations et des vœux de bonheur.

FEU M. PIERRE DESCHAMBAULT

Nous avons appris avec beaucoup de regret la mort de M. d'Eschambault de cette ville. M. d'Eschambault est mort vendredi dernier à sa résidence. Il a été malade quelques jours seulement

C'était un citoyen respecté et estimé qui vint s'établir au milieu de nous il y a déjà de longues années après un séjour plus long encore au Nord-Ouest.

Les funérailles ont eu lieu lundi matin, à 9 heures, à la cathédrale.

Melle Isabelle Chevrier a rendu avec succès L'Addia" de Schubert, à l'offertoire.

Le Rev. P. Poitras, O. M. I., officiait assisté par M. A. Camirand comme diacre, et de M. Deshaies, sous-diacre.

Les porteurs étaient MM. Mc. Farland, William Clark de la Cie Baie d'Hudson ; Victor Mager, A. Carrière, J. Mc Millan et Sheriff Inkster.

Nous prions madame d'Eschambault d'accepter nos vives condoléances.

A LA DEFAITE

Le parlement fédéral est consvoqué pour 10 mars. Le gouvernement ne savait que faire.

Les discours des ministres, la campagne des journeaux libéraux, la distribution de la littérature électorale en sont autant de preuves.

Pour quelle raison le cabinet hésite-t-il ?

[illegible] trésor public pour blaguer ce public qui les entretient, nous disent qu'il ne restera pas un seul conservateur après les élections.

Alors pourquoi retarder le renouvellement d'un bail qui assurerait cinq années de pouvoir encore aux libéraux.

M. Laurier est-il trop malade ? Peut-être.

Pourtant s'il n'a qu'à convoquer les électeurs au poll pour exterminer ses adversaires, l'opération n'exige pas grand effort physique. Il faut donc chercher ailleurs le motif des hésitations ministérielles.

Le gouvernement a peur, voilà la vraie raison.

En 1900, M. Laurier en appela au peuple sans tarder beaucoup. Les chambres furent dissoutes sans que l'on eut longtemps à attendre la sanction royale. M. Laurier sentait alors le terrain propice.

Il en est autrement aujourd'hui.

La retraite de M. Tarte, la défection de M. Blair, le départ de sir Henri Joly, l'écroulement désormais certain de son parti dans Ontario, les victoires conservatrices remportées dans l'Ouest, la culbute monumentale de Renfrew ont jeté dans l'esprit du premier-ministre un doute effrayant.

M. Laurier qui voulait, comme il s'en épanchait alors à son ami d'enfance, se retirer il y a deux ans dans toute sa gloire, sent bien que sa santé ne lui permettra pas de prendre sa revanche s'il perd la partie à la prochaine joute, et il voudrait tant mourir ou se retirer premier ministre ! Ambition très légitime à laquelle le peuple aurait peut-être consenti si le premier-ministre avait su montrer cette fermeté, cette prudence et cette conscience de ses responsabilités que promettaient ses engagements passés.

Malheureusement pour lui, l'encouragement ne vint d'aucun côté. Ce projet extravagant du Grand-Tronc-Pacifique dont il attendait un piédestal qui l'élèverait à la hauteur de sir John, croule misérablement; l'Ouest promet de voter contre lui; le régiment pourri d'Ontario dont il a protégé les ouvriers s'effondre dans la corruption ; et pour comble de découragement le "News" l'organe de son grand ami Willison l'avertit que si M. Ross ne disparait pas, le parti libéral n'a pas besoin de se montrer dans Ontario, "because he cannot get a fair hearing there.

Du côté des Provinces Maritimes, point d'espoir. M. Borden est là recueillant partout des adhésions nombreses et enthousiastes.

Québec se désagrèse.

Les Langelier, les Joly, les Choquet, le Déchêne, sont retirés de la politique ou disparus de la scène, remplacés par une fourmilière d'ignorants, de prétentieux et même d'imbéciles, dont la nullité intellectuelle jointe à l'humiliation du régime Parent, ont épuisé le prestige du nom de Laurier qui était le seul atout du gouvernement dans cette province.

M. Laurier se trouve seul,—seul avec ses promesses trahies et un bilan d'extravagances comme le pays n'en a pas vu souvent.

Oh ! certes, nous comprenons que devant ce tableau qui partout suit M. Laurier, mais le frappe surtout dans ses heures de reflexion où il se recueille pour chercher une solution à la situation qui l'inquiète, nous comprenons, dis-je, ses hésitations.

Mais quand nous nous rappelons 1895 et 1896, dont M. Laurier a tant profité—les échecs du parti conservateur, ses hésitations à lui aussi, ses vacances qu'il n'osait remplir,—quand nous nous rappelons tout ces faits qui conduisaient sûrement à la défaite,—nous ne nous expliquons plus pourquoi il hésite.

Car il s'en va sûrement à la défaite.—*L'Evènement.*



A. C. B. M.

Resolution adoptée par la succursale No. 230, Saint-Boniface, à l'occasion de la mort de feu L. J. A. Levêque, ancien président de cette société.

Que les membres de la succursale No. 230 Saint-Boniface ont appris avec un profond regret le décès de leur frère L. J. A. Levêque, l'un des fondateurs et des premiers présidents de leur Société. Ils désirent exprimer aux membres de sa famille actuellement dans le deuil, l'expression de leur cordiale sympathie pour la perte cruelle qu'elle vient d'éprouver.

Que les membres assistent en corps aux funérailles du regretté défunt.

Le Manitoba.

Mercredi, 20 Janvier 1904

Le Plan Catholique

Nous recevons d'un de nos anciens collaborateurs, dont nous admirons l'érudition et la pensée profondément catholique, la communication suivante:

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Les idées que j'ai pris la liberté d'exprimer dans vos colonnes si hospitalières au sujet de la concentration nécessaire des catholiques canadiens, ces idées ont trouvé de l'écho dans l'opinion publique. Permettez-moi de vous remercier et de vous féliciter du bienveillant accueil que vous avez bien voulu leur faire. Cet accueil du reste ne m'a pas étonné, car au Manitoba l'on sait que catholicisme et patriotisme ne font et ne doivent faire qu'un.

LA JEUNESSE CATHOLIQUE

La *Croix* de Montréal, dont j'admire la juvénile ardeur, la franchise vraiment française et les principes vraiment chrétiens, annonce dans son No. du 13 décembre un prochain congrès de la jeunesse catholique; elle annonce aussi la formation d'une association nationale dont le premier et principal fondement sera la soumission filiale à l'autorité et à la direction de l'Eglise catholique.

A la bonne heure! Voilà le commencement...du commencement.

Cet appel à la jeunesse me paraît du meilleur augure, d'autant plus que de hautes sympathies étaient acquises, dès l'été dernier, à ce mouvement d'où dépend l'avenir de la Patrie et de la Religion—notamment celles de S. G Mgr Bruchési, archevêque de Montréal et de plusieurs évêques canadiens.

PAROLES D'EVEQUE

Un de ces prélats qui gardent avec un soin jaloux, avec un si noble et si persévérant courage, avec tant de prudence et de fermeté à la fois, le grand dépot de nos droits religieux et de nos libertés nécessaires disait naguère encore:

Le Manitoba a raison de demander aux catholiques de s'unir et j'appelle de tous mes vœux la formation d'un grand parti catholique.

Le parti de Dieu voulu par Pie IX, voulu par Léon XIII, voulu par Pie X et qui sera toujours voulu par tous les Papes jusqu'à la fin des temps, voilà donc le parti dans lequel doivent s'enrôler les Canadiens-français digne de ce nom, et cela sous peine de voir leur nationalité divisée disparaître à bref délai—peut-être avant la fin du XXe siècle.

La tactique des ennemis du Canada français a toujours été de les diviser: *divide et impera*... C'est cette division qui fait leur force.

***

D'autre part des personnes qui s'intéressent de près à la situation actuelle du Canada français m'ont fait l'honneur de m'écrire pour me demander: *quel est votre plan*?

Et bien, monsieur le directeur, mon plan n'est pas déposé chez un notaire comme celui de feu Trochu! Il n'a rien de secret, rien de maçonnique. C'est un plan de plein jour, de plein soleil. On peut le crier sur tous les toits de Winnipeg comme de Saint-Boniface, de Montréal comme de Québec, de Toronto comme de New-Westminster.

Ce plan est celui que tous les catholiques intelligents de l'époque moderne ont adopté parce qu'ils le tiennent de leurs pères des siècles écoulés et que l'Eglise, leur mère en est la gardienne éternelle...

Il a pour lui la sanction d'une expérience multiple. C'est le plan chrétien par excellence.

Il a été suivi ou il sera suivi dans le monde entier. Partout où il se trouve des hommes pour le mettre à exécution, des Evêques pour les diriger, des laïques de bon sens, des prêtres, des religieux dévoués pour l'appliquer, courageusement, opiniâtrement, *importune et opportune*, ce plan a réussi et réussira. Il lui a fallu et il lui faudra plus ou moins de temps pour cela sans doute. Tels pays modernes y sont mieux préparés que d'autres. C'est le cas de l'Allemagne, de la Belgique, de l'Autriche, de la Suisse.

La France est restée en arrière ...tristement! Mais d'autres se préparent à l'adopter: l'Espagne le Portugal, l'Italie livrée à un travail interne de rénovation et de restauration catholique.

***

J'ai dit la France! Hélas...

Et cependant c'est en France que ce plan antique et moderne de la Restauration dans le Christ, ce plan du seul vrai "parti de l'ordre," ce plan religieux, social et politique de la Papauté immortelle, a été surtout et particulièrement proclamé.

C'est le plan des Montalembert et des L. Veuillot, le plan des Lacordaire et des Ozanam, le plan des Donoso-Cortés et des Bonald, le plan des de Maistre, des Dupanloup, des Pie et des Lavigerie.

C'est le plan des Reichensperger, des Mallinkrodt, des Ketteler, des Windhorst en Allemagne.

C'est le plan des Malou, des Jacobs et des Woeste en Belgique.

Ce plan de l'union catholique, de l'action catholique, du progrès catholique, de la réaction anti-maçonnique, anti-socialiste, anti-anarchiste, ce plan est très simple, très logique. Il se trouve aussi être très *pratique* dans la plus moderne acception du mot.

LE CENTRE ALLEMAND

Prenons par exemple l'organisation des catholique Allemands, de cet admirable "parti du centre" qui a terrassé le Kulturkampf et conduit Bismark à Canossa. Nulle part peut-être de nos jours, sauf en Belgique, on n'a mieux compris que l'union catholique fait la force et que la discipline est la condition primordiale de la Victoire. C'est à cette organisation que les catholiques allemands, représentants d'une minorité, notez le bien, doivent leur situation prépondérante en face d'une majorité protestante divisée et du socialisme dont les catholiques seuls peuvent arrêter les progrès.

Examinons un instant cette organisation, ce groupement méthodique de toutes leurs forces vives, ce magnifique ensemble d'œuvres politiques et sociales.

Mutatis Mutandis. Avec les modifications nécessitées par les circonstances de lieu et de temps, des habitudes et des tempéraments, c'est cet exemple d'application du plan catholique universel qui doit inspirer les catholiques Canadiens.

L'ASSOCIATION POPULAIRE CATHOLIQUE

En tête des œuvres destinées à concentrer la force électorale figure l'Association populaire catholique ou Volksverein. Un seul comité directeur fait mouvoir tous les rouages de l'énorme machine. Il choisit dans chaque district un agent, un mandataire avec lequel il reste en rapport direct et constant. Chaque agent à son tour désigne dans chaque paroisse de son district un homme de confiance chargé, lui, du recrutement des membres, de la distribution des brochures et du recouvrement des cotisations. Car l'argent, c'est le nerf de la guerre électorale.

Cette organisation paroissiale a donné des résultats prodigieux. Un an après la mort de Windhorst le *Volksverein* comptait 100,000 membres. En 1893 ce nombre s'élevait à 170,000. Aujourd'hui il dépasse 350,000 membres.

Le *Volksverein*, c'est là son caractère, ne concentre que les électeurs. Il leur demande avec leur adhésion une cotisation annuelle d'un *mark*. Son action s'exerce par les réunions publiques, les journaux et les brochures de propagande.

Lorsqu'il voulut fonder son œuvre, Windhorst exposa son but dans un manifeste retentissant qui parut à Mayence le 20 novembre 1870. Il disait notamment:

"L'ordre politique et social "est ébranlé dans ses fonde-"ments... Unissons-nous et "allons audevant de l'ennemi "en rangs serrés! Formons "une coalition immense qui en-"globe toutes les provinces de "la patrie germanique. Cette "alliance aura pour résultat de "multiplier nos moyens d'action, "de renforcer méthodiquement "notre activité sur le terrain de "la presse et des réunions publi-"ques... Partout nous repousse-"rons victorieusement l'erreur "en faisant luire la vérité".

Le résultat montra combien Windthorst avait vu juste. Le *Volksverein* est devenu une des plus puissantes associations électorales de l'Allemagne, c'est à lui que sont dues pour une bonne part les victoires du centre. De janvier à juin 1903 le *Volksverein* a tenu 840 réunions et distribué près de 6 millions de brochures de propagande. Le bulletin de l'Association a un tirage de 335,000 exemplaires et parait huit fois par an.

***

LES LIGUES DE L'ORDRE

Le *Volksverein* n'enrôle que les électeurs. Windthorst, en même temps qu'il créait ce qu'on peut appeler les régiments de ligne de l'armée électorale, se préoccupa de former aussi des chefs pour ces régiments du parti de Dieu et de l'ordre.

L'année même où le *Volksverein* vit le jour à Mayence, se constitua la première *ligue de Windthorst* que je pourrais appeler la *ligue de l'ordre*. Cette ligue n'est plus une association populaire. Sans exclure absolument les ouvriers elle s'adresse avant tout aux classes dites "dirigeantes" à ceux que leur culture rend aptes au rôle d'orateur public. Le *Windthorst bund* a pour but de donner cette formation préliminaire aux jeunes gens qui, dans les villes et les campagnes, devront prendre la tête du mouvement catholique sagement conservateur, sagement progressiste et démocratique, "libéral" et social dans le vrai sens de ces mots.

Ces ligues se multiplièrent et formèrent bientôt une fédération. Celle-ci compte aujourd'hui 75 ligues avec 7000 membres d'élite. Ces deux œuvres forment véritablement la base de l'action politique du centre Allemand. Le Volksverein est l'école sociale du peuple électoral. Les ligues de l'ordre sont l'école politique de ses futurs conducteurs. Entre les deux organismes les points de contact sont nombreux. Ils doivent travailler de concert à établir et à maintenir la cohésion parmi les catholiques Allemands. Les membres de ces ligues ont pour mission de devenir les mandataires politiques et les hommes de confiance du Volsverein, de prendre la parole dans ses réunions et de travailler à sa diffusion.

Ces deux œuvres relèvent d'ailleurs à leur tour de la direction générale du "centre" comme toutes les œuvres qui se rattachent à la politique catholique en Allemagne.

LES GROUPEMENTS OUVRIERS

Mais les chefs du centre n'avaient pas attendu la fondation du Volksverein et des Ligues pour s'occuper des travailleurs. Ouvriers, industriels, artisans, cultivateurs, employés etc., ont été enrolés dès longtemps dans des groupements professionnels capables de défendre leurs intérêts matériels, moraux et religieux avec la plus grande liberté d'allure dans leur sphère propre, mais en suivant toujours la ligne générale de conduite adoptée dans les congrès annuels du "centre." La première organisation fut celle de l'Arbeiterwohl groupant les ouvriers industriels. L'idée en fut proposée en 1884 par l'abbé Hitze. A la suite de son discours très remarquable le congrès adopta par acclamation la proposition suivante: "La 31e assemblée générale des catholiques allemands recommande la création de cercles ouvriers chrétiens comme le moyen le plus efficace pour combattre le courant des idées corruptrices et impies."

A la tête de chaque cercle se trouve un prêtre délégué par les autorités ecclésiastiques assisté d'un comité directif et d'un comité protecteur.

Le but de ces cercles est de protéger la religion et la moralité des ouvriers, de développer en eux les vertus propres à leur état. Les membres du cercle s'approchent en commun des sacrements prennent part en commun aux fêtes de l'Eglise et se mettent sous la protection d'un patron. Ils ont des réunions religieuses avec conférences de tout genre, soirées de récréation etc. Ils ont une bibliothèque et une salle de lecture. Les familles assistent à leurs fêtes et conférences.

On organise des caisses d'épargne et des caisses d'assurance, syndicats etc., etc.

L'épiscopat encouragea hautement cette noble entreprise. L'Archevêque de Cologne nomma une commission chargée de susciter partout des cercles ouvriers. Le clergé paroissial déploya une activité inlassable à fonder ces cercles. En 1899 les statistiques de l'œuvre ouvrière signalaient 800 cercles avec plus de 170,000 membres. Les cercles ouvriers de chaque diocèse furent soumis à un directeur diocésain et les groupements diocésains furent réunis en de vastes fédérations régionales. Au dernier congrès de Cologne on put annoncer avec fierté que l'œuvre groupait 1291 cercles comptant ensemble 300,000 membres.

LES JEUNES OUVRIERS

Cette œuvre des cercles se complète par celle des associations de jeunes ouvriers où ceux-ci entrent après leur première communion et au sein des quels les cercles ouvriers se recrutent naturellement.

***

Voilà comment les catholiques Allemands unis, leur clergé en tête, ont "organisé la victoire." Trente-cinq ans leur ont suffi pour aboutir à ce splendide résultat.

Oh! sans doute, il faudra au moins vingt-cinq ans au Canadiens-français pour en arriver là. Mais qu'ils ne se découragent pas! Le temps est un grand maître. Rien de bon ni de solide ne se fait sans lui. Dieu y pourvoira. *Deus providebit*

Mais il importe de commencer. Il importe de voir clair maintenant, tout de suite et d'agir. Ne remettons pas au lendemain ce que nous pouvons faire aujourd'hui. Demain...il sera peut-être trop tard.

Canadiens-français rèveillez-vous, unissez-vous.

Go ahead! Never mind! Que ce mot des Yankees soit aussi le vôtre. En avant pour l'union, par l'union, dans l'union!

PRO ECCLESIA ET PONTIFICE.

Legislature Provinciale

La Législature Provinciale est en session. Une activité considérable règne donc dans les édifices parlementaires. Ministres, députés, fonctionnaires, pages et messagers se croisent constamment le long des corridors et dans les bureaux.

***

Nous assistons aux séances. C'est toujours un spectacle intéressant que celui d'une assemblée délibérante. Les discours des chefs, les ripostes, les mille incidents d'un débat captivent toujours sûrement une galerie.

En notre qualité de Canadien-français qui aimons notre race, nous cherchons naturellement des yeux les députés qui nous re présentent. Quelle place occupent les nôtres parmi les quarante élus assis dans les banquettes de la Chambre?

Hélas! nous faudra-t-il donc toujours jouer de malheur! Surtout, nous faudrat-il toujours être victimes de nos imprévoyances et de nos aveuglements!

Sur les quatre députés français, un seul, le député de Carillon est à la droite de l'orateur. A part M. Albert Prefontaine, nos mandataires figurent tous du côté de M. Greenway.

Nous avons la manie de l'opposition!

Si encore ces députés oppositionnistes avaient quelque valeur. Mais ce sont des incapables!

Voyez M. William Lagimodière. Il a représenté le comté de LaVérandrie pendant de longues années. Or, il est aussi nul aujourd'hui qu'à ses débuts. Peu travailleur il n'a jamais secoué sa lymphatique inertie. Aussi n'a-t-il d'autre boussole pour le guider que M. Greenway votant oui ou non sur les mesures gouvernementales. M. Lagimodière ne parle jamais en Chambre. Il a des yeux et ne voit point; il a des oreilles et n'entend point, il a des bras mais c'est pour se les croiser!

Un des voisins du député de LaVérandryie est M. Joseph Préfontaine, le député d'Assiniboia. Les électeurs l'ont préféré à M. Caron, un homme instruit et distingué qui nous eut fait honneur et nous eut rendu des services. Après la défaite, les amis de M. Caron parlèrent contestation. Non! leur dit-il; ma meilleure vengeance sera de voir siéger mon adversaire! M. Caron ne pouvait mieux dire. Il est bien vengé. M. Joseph Préfontaine, fort brave homme, du reste, est en effet une nullité achevée un zéro bien formé Il ne comprend naturellement rien à ce qui l'entoure. L'ouverture de la session, la visite du gouverneur, le débat sur l'adresse les comités, tout cela n'est qu'une énigme pour M. Préfontaine; c'est la Chambre! c'est la Chambre!! Il n'y voit que du feu; et il passe son temps à s'écarquiller les yeux.

***

Egalement nul, mais autrement bouffi de suffisance est M. Horace Chevrier, le prétendu député des électeurs du comté de Saint-Boniface.

MM. Lagimodière et Joseph Préfontaine ont au moins la prudence de garder le silence. Le volumineux et lourd Chevrier n'a même pas cette qualité négative.

Il nous a donné lundi, le 11, un boniment déplorable, une espèce de poisson sans queue ni tête. La Chambre était stupéfiée d'entendre M. Chevrier parler si inconsciemment de nos finances, de transport de canaux, etc.

Et nous, Canadiens-français, nous étions humiliés d'un pareil spectacle.

Le plus triste de l'affaire, c'est que M. Chevrier paraissait content de lui! Il ne se doutait pas, et ne se doute pas encore, qu'il a avorté son discours. Trop vulgaire d'habitude pour devenir courtois quand il faut essentiellement l'être, M. Chevrier n'a pu faire l'éloge de feu l'Hon. M. Davidson sans être en même temps incivil envers les autres ministres. Il n'a pu non plus offrir les compliments d'usage à l'orateur élu sans mettre en doute sa loyauté; il n'a pu féliciter l'hon. M. Johnston sans lui jeter à la tête l'épithète de fauteur de discorde.

M. Chevrier croit que le rôle naturel des députés oppositionnistes est d'insulter le gouvernement et les députés ministériels.

Nous regrettons ces excès: ils nous rapetissent aux yeux de toute la députation provinciale; ils nous rabaissent aux yeux de toutes les autres races.

Nous donnerons un conseil aux amis de M. Chevrier, pour la première fois où ils jugeront à propos de lui faire des cadeaux. Ils ne sauraient rien lui envoyer de plus utile que ces trois choses: un manuel de politesse, une grammaire française et une chaise longue, pour lui permettre de s'étendre plus commodément pendant les séances de la Chambre......

***

Les RR. SS. de Jésus-Marie et les RR. SS. de Notre-Dame des Missions pétitionnent la Législature en vue d'obtenir des chartes civiles.

***

Le bill légalisant les règlements de la ville de Saint-Boniface ayant trait à l'installation de la lumière électrique et de l'aqueduc a subi sa première lecture lundi soir.

***

La session ne sera pas longue cette année; tout au plus deux semaines encore.

***

M. Albert Préfontaine, M.P.P., de Carillon, a charge de plusieurs bills.

Courrier Feminin

Le tact de la Mode

Les modes doivent inévitablement varier selon l'âge et la position, et s'accommoder selon les fortunes, selon les quartiers, selon les habitudes, selon les figures et les tournures, selon les circonstances et même selon les événements de la vie. — Qui parle ainsi ? Mme de Girardin, l'exquis écrivain que les années n'ont pas vieilli, contrairement à tant d'autres. Elle écrivait cela dans ses "Lettres parisiennes", signées du pseudonyme Vicomte de Launay. C'était alors d'une vérité charmante et cette vérité subsiste encore avec toute sa force.

Est-il rien de plus ridicule, en effet, qu'une femme âgée s'habillant comme une jeune femme, ou qu'une cuisinière s'enveloppant de crêpe de Chine comme une femme du monde ? La femme âgée doit savoir vieillir ; elle y gagne plus qu'à lutter contre l'irrémédiable transformation qui nous guette toutes. Rien n'est plus joliment émouvant qu'un hiver s'enveloppant des chiffons sombres et sobres qui conviennent à sa dignité. La grande recherche, le luxe même sont permis, à condition qu'ils soient de bon aloi ; mais les formes raffinées, les légèretés et les clartés rieuses du printemps ne sont plus de mise avec l'automne. Elles sont plus que ridicules, elles sont navrantes. De même, une femme d'une éducation et d'un milieu communs aurait tort, pour se donner l'allure d'un rang supérieur de se vêtir d'étoffes difficiles à porter comme, par exemple, le crêpe de Chine. Non seulement elle ne pourrait porter avec élégance un tissu par lui-même élégant, mais cela constituerait une antithèse qui ne manquerait pas de mettre ses défauts en plus grande évidence. Le chic des goûts, des façons, des attitudes, ne s'acquiert pas. Il est dans le sang. A vouloir l'obtenir artificiellement on risque de rappeler à ses dépens les vers du fabuliste :

Ne forçons pas notre talent ;
Nous ne ferions rien avec grâce.

Le mieux est rester ce qu'on est et de savoir approprier à sa physionomie, au rang que l'on occupe, au milieu que l'on fréquente les infinies ressources de la mode.

Supposez une cuisinière. — Il est évident que je n'attaque en rien une corporation de femmes très honnêtes et très courageuses, et auxquelles nous confions les soins de nos gourmandises et de notre santé. — Eh bien, une cuisinière aurait tort de se parer des fines et délicates fanfreluches de sa maîtresse. Elle y serait déplacée, alors qu'en se tenant à la simplicité des étoffes et la discrétion des coloris elle peut être charmante. J'entendais dernièrement une femme de chambre, très coquette, me dire : "Vous croyez que je ne serais pas aussi chic que Madame, si j'avais ses robes ?" Elle croyait très sincèrement que oui ; elle ne savait pas combien elle était infiniment plus gentille dans sa petite robe noire, avec son tablier à bavette en linon blanc et dentelle. Dans les robes de Madame ? Non, cent fois non, elle n'aurait pas été mieux. Il lui aurait manqué ce "je ne sais quoi" que donnent la race, l'éducation, l'habitude du monde et les soins que permet la situation. Elle n'aurait eu ni l'élégance du port, ni la distinction des manières, ni celle du langage; elle aurait été choquante. Et toutes ces joliesses qu'elle rêvait comme une séduction de plus n'auraient servi qu'à la diminuer.

La mode doit s'accommoder aussi des fortunes. Une personne qu'on sait dans une situation modeste soulèvera des ironies si elle se montre dans des toilettes trop riches. On croira à l'imitation, aux faux bijoux, aux fausses dentelles, on l'accusera de vouloir forcer l'admiration. Si sa toilette n'est pas en harmonie dans tous ses détails ; si le chapeau, les chaussures, le moindre accessoire n'est pas dans la note de la robe on ne manquera pas de le faire ressortir, et tout le bénéfice espéré de ce déploiement de luxe se trouvera ainsi anéanti, faute d'un rien.

Et ce n'est pas seulement à ces considérations d'ordre qu'il faut s'en tenir. Une vraie coquette, une coquette subtile, observe les différentes nuances qui existent même de quartier à quartier. Ce qui est très chic à la Plaine-Monceau ne l'est pas à Vaugirard. La mode est un peu comme le costume national, qui est joli dans son cadre et devient laid dès qu'on le transporte dans un autre milieu. Prenons comme exemple, si vous le voulez, la mode les bas de manches en dentelle ou en plissés de linon dentelé ; c'est là un joli luxe qui s'harmonise à merveille avec le décor de l'avenue du Bois ou des Champs-Elysées. Mettez-les de l'autre côté de l'eau au milieu des austérités du faubourg Saint-Germain, dans cette atmosphère un peu "province" elles paraîtront excessives. Et ne parlons pas de l'effet qu'elles feront à Belleville ou à Ménilmontant.

En résumé, une personne n'est jamais déplacée lorsqu'elle observe dans sa mise extérieure l'harmonie de sa condition et de sa personnalité. La mode, c'est-à-dire l'art de se vêtir et de se parer, veut du tact et de l'à-propos. Toutes les femmes, quelle que soit leur condition sociale, sont coquettes à un même degré : toutes sont également intéressantes, jeunes ou vieilles, grandes dames ou modestes travailleuses, et méritent, en tant que femmes, le même respect. C'est à elles de le sauvegarder en ne prêtant pas, par un excès d'orgueil ou d'ambition dans leur mise, à la moquerie ou à la médisance.

LANGAGE SYMPATHIQUE

Oh ! comme elle était belle au soir du premier jour
Où j'avais à ses pieds mis toute ma tendresse !
Comme plus bel encor m'avait souri l'Amour
Quand de ses lèvres dans mon cœur tomba l'ivresse !

Oh ! qu'un seul petit mot, doux comme une caresse,
Peut éveiller de joie et chasser sans retour
Les noires visions des heures de tristesse,
Rongeuses d'âmes, sœurs voraces du vautour !

Il tient tant de bonheur dans ces mots qu'on envie,
Qu'on les voudrait ouïr chanter toute la vie,
Pleins de la même voix et des mêmes espoirs !...

Mais les lèvres, hélas ! qui les disent nous laissent,
Et les mots autrefois doux aujourd'hui nous blessent...
Seul reste tendre au cœur le langage des soirs.

Albert Lozeau.

LES CARTES DE VISITE

Quelques règles invariables. Un homme qui rend visite à un ménage laisse deux cartes ; une femme n'en laisse qu'une. Les cartes de femmes mariées portent le prénom du mari, jamais l'adresse et, si on veut, le jour de réception dans le coin de gauche, en bas. Les jeunes filles ne mettent pas leur prénom... à moins qu'elles ne soient tout à fait indépendantes.

A la maîtresse de la maison où il a dîné plusieurs fois dans l'année, un homme envoie un cadeau, des fleurs, une bonbonnière, un flacon ou un vase artistique, un groupe de Sèvres ou des tasses de cette porcelaine, un bijou de pure fantaisie, tel qu'une poignée d'ombrelle ou de parapluie.

Le Fetiche a la Mode

Le dernier fétiche, le fétiche en vogue, est une poupée. Une vraie poupée comme celles que cassent avec tant de joie nos fillettes. En toile remplie de son, en pâte, en biscuit, comme vous voudrez ; petite ou grande, habillée ou pas, ça ne fait rien ; modeste ou riche elle a la même valeur. On ne l'achète pas, elle se donne en cadeau. Les porte-veine, d'ailleurs, doivent vous être donnés pour qu'ils soient efficaces. On envoie donc une poupée à celles à qui l'on veut du bien ; particulièrement aux jeunes femmes et aux jeunes filles. Et celle qui la reçoit doit la glisser dans son lit, la garder toute la nuit près d'elle, si elle veut voir la voir la chance lui sourire.

Vous riez ?... Moi je trouve qu'il y a là un symbole un peu troublant. Je dirai même que cela indique un état de sentimentalité vague et très curieux à observer.

LES BUVEUSES D'EAU DE COLOGNE

Les destinées de l'eau de Cologne sont singulières. Son inventeur, il y a plus de deux siècles, la donnait pour un vomitif, un vulnéraire et un antinévralgique. Les chirurgiens italiens la tiennent pour le plus puissant des antiseptiques et s'y plongent les mains. Les jolies femmes de Londres la boivent. On ne sait trop quelle foi il faut accorder aux révélations récentes d'un médecin anglais. Mais ces révélations sont extraordinaires. La fureur de boire de l'eau de Cologne décimerait l'aristocratie anglaise. Ceci cadre mal avec l'opinion de l'inventeur, et la vertu vomitive du parfum. Cependant on cite quelques ruses couramment employées pour déjouer la surveillance inquiète des maris. Une femme est assise, et une grappe de raisin est servie auprès d'elle ; elle détache un grain, le suce et jette la peau ; cette peau est en baudruche, et le grain était gonflé d'eau de Cologne. L'eau de Cologne se dissimule dans le manche d'un éventail, dans un flacon enveloppé d'un bouquet. Un veuf, en faisant réparer le piano de sa feue femme, reconnut que les touches étaient creuses et servaient de cave à liqueur. Une femme, qui avait perdu un doigt, en fit faire un en celluloïde, qui était creux et rempli d'eau de Cologne. On tournait l'ongle et on buvait. Enfin, la passion pour ce parfum invente mille cachettes ; jusqu'au jour où la mode passera, et où les femmes s'étonneront avec dégoût d'avoir bu cet arôme de fleurs, permis seulement aux papillons et aux abeilles.

Les distraits :
—Viendrez-vous à l'enterrement de Léon, demain ?
— Impossible demain ; mais sans faute.

L'Obeissance du Coeur

L'Inde est le pays des flores merveilleuses, le sol et la lumière s'accordent à y nourrir les essences rares ; la nature se plaît à y donner un cours libre à ses ressources et à sa fantaisie. Ses caprices ne sont point limités aux plantes, ils s'étendent jusqu'aux hommes. Les Anglais, en ce moment, en savent quelque chose. Ils possèdent à Londres un Hindou, du nom d'Agamyan, qui, déjà, s'était conquis, dans sa terre natale, un glorieux renom. En traversant l'Océan et en changeant de climat, il a gardé tout son prestige. Car cet homme sait commander aux battements de son cœur et il sait l'art de les arrêter, même durant plusieurs heures. On dirait, quand son cœur est au repos, qu'Agamyan émigre du monde des vivants pour aller voyager dans le royaume des morts. Mais, sitôt qu'il lui plaît, il sait revenir sur notre planète. Et son sourire mystérieux, ses yeux, où sont restées les visions de l'au-delà, intriguent au plus haut point nos voisins d'outre-Manche.

L'Hindou a un secret qui peut sembler enviable. Commander aux impulsions de son cœur, les précipiter ou les ralentir, discipliner leur vitesse et régler leur mouvement, voilà certes un précieux privilège. C'est réaliser un beau rêve que pouvoir appliquer, à la conduite de son âme, des principes analogues à ceux qui modèrent ou précipitent l'allure d'une automobile. Le cœur ressemblerait ainsi à une horloge, qu'on monte à volonté Comme sur le premier cadran venu, nous lirions l'heure au dedans de nous-mêmes. Maîtres du moteur central de nos énergies, nous serions les maîtres de notre vie et de nos destinées.

On sait assez la triste fortune des malheureux qui n'ont pas la force de dominer leurs instincts, et les moralistes sont à l'aise pour nous le dire. Les passions sont menteuses et trompent ceux qu'elles conseillent. Le cœur expose aux pires aventures les âmes sentimentales. Ses sophismes poussent, sans profit véritable, aux larcins les plus vulgaires et aux plus lâches assassinats. C'est en excitant les appétits des hommes, au lieu de les calmer, qu'on pousse les citoyens aux luttes fratricides et que l'on déchaîne les peuples les uns contre les autres. La sagesse ne nous porte pas à multiplier indéfiniment nos besoins, mais à restreindre courageusement leur nombre. Moins nous aurons le désir plus nous pourrons les satisfaire. Au lieu d'être la dupe de notre cœur, sachons en réprimer les écarts. Il s'agit de le gouverner, puisqu'il est incapable de nous gouverner pour notre vrai bien. Vulgariser la méthode de l'Hindou Agamyan serait peut-être le moyen de donner à tous l'insaisissable bonheur...

Cette méthode cependant ne va point sans quelques légers désagréments, n'en déplaise aux austères et aux vertueux. L'obéissance absolue du cœur risquerait de rendre la vie quelque peu froide et très plate. A force d'être raisonnables, les hommes s'exposeraient à devenir ennuyeux, excessivement. La perfection est une fort belle chose à condition d'être chez autrui. Entre nous on l'admire en passant plutôt qu'on ne la désire pour soi. La fantaisie et l'imprévue ont quelque charme. Les idées toutes nues, si pures soient-elles ont peu d'attrait. Le frisson que donne la beauté, sous toutes ses formes, est exquis parce qu'il est spontané. On le perd, si on ne le subit point. Sitôt que notre âme ne vibre plus, elle semble à demi morte.

Ainsi l'Humanité, en cherchant à atteindre des vertus trop au dessus d'elle, cesserait d'être l'Humanité. Le surhomme n'est plus l'homme. Souffrons, le plus souvent et sans trop de regret, que notre cœur batte à sa guise. Ses faiblesses sont parfois une force. L'Hindou Agamyan a son secret, il en est jaloux : laissons-le lui.

Il en est qui s'habillent chez de grands faiseurs, et se contentent de meubler leur esprit au bazar.

Enlevez les gens de leur cadre pour les bien juger, vous serez, presque toujours surpris de la médiocrité de la toile.

De John Bull a Jonathan

M. Andrew Carnegie est grand et M. W. F. Stead est son prophète ! Ils ont combiné à eux deux, comme on sait peut-être, un plan gigantesque d'où doit sortir l'unification et la régénération de la race anglo-saxonne. Ils rêvent d'une "British American Federation" englobant le Royaume-Uni, l'Amérique du Nord et leurs colonies, Etat colossal et tentaculaire qui façonnerait à son image l'humanité entière et imposerait sa loi jusqu'aux confins du monde habité.

Le rêve de MM. Carnegie et Stead ne manque pas de grandeur, mais il n'est point à la veille de se réaliser. Il semble, au contraire, que John Bull et son cousin Jonathan se regardent avec une défiance croissante. Ce Jonathan, tout de même ! il va trop loin ! La femme et la fille de Jonathan continuaient toutefois de trouver grâce auprès des habitants du Royaume-Uni. On raillait l'Américain, mais on appréciait l'Américaine. Je ne prétends pas que cette entente cordiale ait vécu. Il y a tout lieu de croire que les fils de pairs d'Angleterre continueront à pratiquer volontiers, demain comme hier, cette opération d'alchimie triomphale qui consiste à redorer un blason de l'ancien monde dans le cuir ou l'acier du nouveau ; mais il semble aussi que l'on commence à supporter impatiemment, dans la classe moyenne du Royaume-Uni, les prétentions démesurées et le sans-gêne envahissant des duchesses de Pittsburg et des marquises de Chicago. Je n'en veux pour preuve qu'un article virulent, mais virulent, publié récemment dans le "Nineteenth Century" et où l'auteur fit fort crûment son fait à l'Eve victorieuse et transatlantique.

L'essayiste du "Nineteenth," Mrs H.-B. Marriott Watson, commence par réfuter cette opinion que la jeune fille américaine est "indépendante" ; elle n'est pas indépendante, elle est "anarchiste !"

"La société a été construite sur certains principes immuables. L'Américaine est en train de les détruire. Elle ne veut plus entendre parler de charges d'aucune sorte, elle ne se reconnaît plus aucun devoir envers personne. Elle refuse de mettre au monde des enfants ; elle refuse ensuite d'élever ceux à qui elle a donné le jour par accident.

Une "authoress" américaine, Mrs George West, en convient sans ambages : "L'Américaine perd rarement son cœur et ne perd jamais la tête." Quel étrange compliment à l'adresse d'une femme ! Il faut dire à la décharge de l'Américaine qu'elle n'est pas absolument responsable de cet état de choses. Les femmes sont ce que les fait l'homme. L'homme est pour beaucoup dans cette conception fausse de la vie. L'Américain s'entête dans le labeur comme sa compagne et ses filles s'obstinent dans le plaisir. Le Yankee tient pour son devoir principal de mettre à la disposition des femmes de son entourage le plus d'argent qu'il peut, afin qu'elles se puissent divertir le plus possible. L'Américaine, dans sa folie, a accepté et encouragé cette idée absurde. Comment tout cela finira-t-il ? Par une catastrophe...

Si encore cette "dessication des sentiments naturels" était le fait de l'aristocratie industrielle et financière seulement, si le peuple était demeuré sain ! Hélas ! le mal sévit dans la basse classe comme dans la haute caste. Le mal est profond. Le mal est partout. "Il y a quelque chose de pourri..." Mrs Marriott Watson cite à l'appui de ses paroles l'enquête de Mme et Mlle Van Vorst sur la "femme qui travaille", enquête qui fit naguère tant de bruit, enquête que le Président Roosevelt honora d'une préface et qui montre la femme du peuple sous un jour aussi peu favorable que le faisait pour la femme du monde l'ouvrage déjà mentionné de Mrs George West. L'ouvrière américaine aurait pour principal souci celui d'être bien vêtue ; l'argent de son travail serait entièrement consacré à l'achat de toilettes coûteuses et ridicules. Elle refuserait de se marier avant l'âge de vingt-cinq ans et emploierait d'une façon éminemment répréhensible le temps qui s'écoule entre la dix-septième et la vingt-cinquième année. En résumé, si l'homme américain est un monstre de travail, la femme américaine est un monstre de plaisir, un monstre d'oisiveté, un monstre de luxe. Aux obligations naturelles elle a substitué des occupations illusoires et factices. C'est une détraquée, une malade, et les nations valant ce que valent les femmes, on est en droit de se demander si cette civilisation du nouveau monde, exaltée par certains comme la civilisation de l'avenir, ne marque pas au contraire un retour à la barbarie. "Si la civilisation américaine, écrit Mrs Marriott Watson, devait être la civilisation des temps futurs, feu Charles Pearson aurait eu raison en prophétisant le triomphe final de l'homme de race jaune..."

Mrs Marriott Watson, comme on voit, n'y va pas de main morte. Préférer le Céleste au Yankee, c'est tout de même un peu raide ! Devant cette charge à fond, que va faire l'Eve victorieuse ? Répondra-t-elle ? dédaignera-t-elle ? Elle pourrait se venger d'une façon spirituelle à la fois et bien dure: en proclamant la grève des jeunes filles à marier et en refusant désormais de contracter alliance avec les cousins pauvres de l'ancien monde. Mais il serait bien étonnant qu'on en vint là.

Bon a savoir

Le remède le plus efficace pour toutes les affections des voies respiratoires est le BAUME RHUMAL qui ... font

LA FEMME DANS L'UNIVERSITE

De la "Revue", (extraits d'une grande enquête sur "la coéducation des sexes et ses résultats pour la femme.")

Opinion de M. E. Duclaux, directeur de l'Institut Pasteur :

"Je pense qu'on ne rendra jamais assez commune la coéducation des sexes dans les universités, comme ailleurs et que là où on n'a pas obtenu de la femme ce qu'on lui demandait, c'est qu'on le lui demandait mal. Pourquoi l'un des cerveaux serait-il moins éducable que l'autre ?"

M. Emile Faguet, de l'Académie française :

"La coéducation des sexes dans les universités n'a que des inconvénients insignifiants et virilise les femmes sans les dénaturer. Ceci à partir de vingt ans. Plus tôt, je suis contre la coéducation des sexes assez énergiquement. L'éducation universitaire pour la jeune fille, à partir du moment où elle est femme, me paraît très bonne."

M. Harald Hoeffding, recteur de l'Université de Copenhague :

"A notre université, nous avons eu des étudiantes depuis 1877, et le nombre total des femmes qui ont étudié ici est d'environ trois cents. cents.

"Quant à la coéducation des sexes, les expériences que nous avons faites sont tout à fait bonnes. Les jeunes hommes et les jeunes femmes se comportent dans leurs réunions sans contrainte, d'une manière libre et naturelle, et il n'y a jamais eu aucun inconvénient sérieux. Au contraire, le ton dans le monde des étudiants a gagné, et est devenu plus pur et plus noble, du fait de la coéducation.

"Les femmes...

Nos Affair[es]

Le Free Pre[ss] / sur nos affair[es] / article malhe[ureux] / Prenant p[...] / due irrégul[...] / d'un de nos / Press fait un / train contre / tre conseil / tionnaires. / Tout con[...] / gnait à no[...] / Or, il / tion de [...] / seiller, e[...] / et si elle [...] / sans crier / démarche / faire ann[...] / A que[...] / ceux du / aboutir / A ri[...] / Au cont[...] / d'y per[...] / avons [...] / pros,ér[...] / No[...] / de l'a[...] / Free / beau / res s[...] / sûres / de la / pour / d'af[...] / fier / nos

FEUILLETON DE L'ECHO DU MANITOBA

La Pierre Fatale

PAR

WILKIE COLLINS

[...]p leurs épanchements [...]onnus par des appels de la galerie : [...]chel, où êtes-vous ? [...] ?" [...]t vivement la porte. [...], dit la voix du valet [...]illez descendre bien vite [...] s'est évanouie ; nous ne [...] faire revenir à elle". [...]escendit suivie de Godfrey [...]rsonne ne remarqua ma [...] instants après, le consternation et la douleur régnaient [...] maison : le docteur venait [...]cer que lady Verinder avait [...] de vivre...

+ + +

[...]urs ne s'étaient pas écon[...] toute la famille était au [...] des fiançailles de M. Godfrey [...] de Rachel ; et, la mort de [...] Verinder plaçant sa fille [...] tutelle de M. Ablewhite [...] le fils et le père ne songèrent [...]qu'à se rendre agréables à la [...] héritière qu'était miss Verinder.

[...]fut décidé que Rachel habiterait jusqu'au mariage une villa à [...]hton, avec sa tante, Mme [...]ewhite, et avec moi. Là elle [...]vrait les visites de ses parents [...] de son fiancé qui iraient et viendraient facilement de Londres à [B]righton.

La première visite qu'elle reçut [...] surlendemain de son installation [...]t celle de M. Bruff. Il proposa à [m]iss Rachel de l'emmener faire [u]ne promenade au bord de la mer.

A leur retour, je devinai qu'ils avaient eu ensemble une conversation importante.

Rachel était silencieuse et toute à ses réflexions, et M. Bruff l'entourait des attentions les plus marquées, tout en la regardant avec un respect particulier. Il avait, ou prétendit avoir, un engagement à dîner pour ce jour-là, et il nous quitta de bonne heure.

J'entendis qu'il disait à Rachel:

"Etes-vous assurée de votre résolution ?

— Parfaitement," répondit-elle.

Et ils se séparèrent ainsi.

Aussitôt après son départ, Rachel se retira dans sa chambre et ne parut pas à dîner. Dès le lendemain matin, j'entrai dans sa chambre ; décidée à savoir ce qui m'intriguait, je m'assis affectueusement sur son lit et, après quelques réflexions préliminaires, je me risquai à lui dire :

"Savez-vous, ma chérie, que j'ai eu une singulière idée hier au sujet de M. Bruff ? J'ai pensé, en vous revoyant après votre promenade avec lui, qu'il vous avait apporté quelque mauvaise nouvelle.

— Tout au contraire ! me répondit-elle ; ce sont des nouvelles qui m'ont infiniment intéressée, et je suis très reconnaissante à M. Bruff de me les avoir communiquées.

— Vraiment ?" fis-je sur le ton d'un tendre intérêt.

Et elle détourna maussadement la tête.

"Des nouvelles qui vous ont intéressée ? répétai-je : je suppose alors, ma chère Rachel, qu'il ne pouvait s'agir de M. Godfrey Ablewhite ?"

Elle se dressa sur son séant et devint affreusement pâle. Je vis le moment où elle allait me répondre par une de ces insolences dont elle avait autrefois l'habitude ; pourtant elle se contint, laissa retomber sa tête sur l'oreiller ; puis, après un instant de réflexion, prononça cette phrase incroyable:

"Je n'épouserai jamais M. Godfrey Ablewhite."

Ce fut à mon tour de tressaillir et je m'écriai :

"Que voulez-vous dire par là ? Mais ce mariage est regardé par toute la famille comme une chose arrêtée."

Les questions se pressaient sur mes lèvres, mais Rachel me fit poliment comprendre que je n'avais qu'à me retirer.

Dès que M. Godfrey arrivant de Londres eut eu un entretien particulier avec Rachel, je me précipitai vers lui pour le questionner.

"Oui, j'ai vu Rachel, dit-il avec le plus grand calme : vous aviez appris, ma pieuse amie, qu'elle s'était engagée à m'épouser ? Eh bien ! elle s'est décidée tout à coup à rompre sa promesse ; la réflexion lui a prouvé que son bonheur et le mien étaient intéressés à la rupture d'un engagement trop précipité ; elle me laisse donc libre de faire un choix plus heureux. C'est la seule raison qu'elle veuille me donner et l'unique réponse que je puisse obtenir à toutes mes questions.

— Qu'avez-vous fait de votre côté ? demandai-je ; vous êtes-vous soumis ?

Sa conduite dans cette occasion était si absolument inexplicable que je restai stupéfaite.

"Que peut signifier tout cela ?

— Elle m'a dit de sa propre bouche (mais cela entre nous) qu'elle en aimait un autre et que son seul espoir en m'épousant était de bannir cette affection de sa pensée. Quelle affreuse union je me préparais là !"

Sa belle tête s'inclina sur sa poitrine, comme s'il désespérait de déchiffrer cette énigme.

J'étais profondément touchée. Je lui exprimai avec une affection toute maternelle la joie de le voir revenir à nous, à nos comités, à nos bonnes œuvres ; il me répondit avec joie, se comparant à un homme égaré dans l'obscurité qui reviendrait à la lumière. Puis il se leva précipitamment, alléguant qu'il lui fallait partir pour Londres par le prochain train.

M. Ablewhite père arriva le lendemain ; en apprenant la rupture des fiançailles de son fils il était entré dans une colère épouvantable.

Reproches amers, récriminations violentes, Rachel écouta tout avec un sang-froid qui nous confondait tous ; elle ne répondit que par ces seuls mots :

"Une fois pour toutes, il est parfaitement convenu entre votre fils et moi que nous resterons, tant que nous vivrons, cousins et rien de plus."

Elle se refusa à toute explication. Enfin, exaspéré, il déclara :

"Si mon fils n'est pas digne d'être le mari de miss Verinder, je ne puis trouver son père digne de rester le tuteur de miss Verinder. Veuillez donc entendre que je refuse d'accepter le mandat que m'a légué le testament de lady Verinder."

Rachel s'inclina ainsi que M. Bruff.

Telle fut la seule vengeance que M. Ablewhite tira du refus de miss Verinder d'épouser son fils.

A la suite de cet éclat, miss Rachel quitta Brighton et se retira chez Mme Bruff, l'épouse du vieil ami et avoué de sa mère, chez lequel elle trouva aide et protection.

Je ne l'y suivis pas et c'est pourquoi je termine ici mon rapport, n'ayant pas été témoin oculaire des autres événements qui ont rapport à la Pierre de Lune.

Signé : Drusilla Clack.

Memoire redigé par Mathieu Bruff, avoue

Ayant été mêlé à l'affaire du diamant en tant qu'avoué et en tant que conseiller de miss Rachel Verinder, je crois ma déposition nécessaire à l'éclaircissement du mystère.

En premier lieu, c'est moi qui ai rédigé le testament de lady Verinder. Soucieuse de protéger sa fille contre les coureurs de dot, elle voulut que ni elle ni son mari futur ne pussent toucher au capital; toutes les précautions légales étaient prises. Mais ce testament resta absolument secret jusqu'à la mort de lady Verinder. On se souvient que M. Godfrey Ablewhite avait obtenu la main de sa cousine fort peu de temps avant la mort de lady Verinder.

Après ce triste événement, le testament fut déposé entre les mains d'un procureur pour y être "prouvé". J'appris alors que, contre toutes les habitudes, le testament avait été consulté en secret par M. Godfrey Ablewhite.

Ce fut pour moi une révélation.

Eh quoi ! maintenant, cet homme, que j'avais toujours considéré comme un mielleux hypocrite, justifiait la pire opinion que je pusse concevoir de lui et dévoilait le but intéressé de son mariage !

Je n'hésitai pas et avertis miss Rachel qui rompit avec une fermeté admirable l'engagement qu'elle avait pris.

Si M. Godfrey accepta si facilement son congé, c'est qu'il avait constaté que le testament de lady Verinder liait entièrement les mains du mari de miss Verinder.

Acculé aux pires extrémités par des dettes restées encore secrètes, il avait compris que le mariage ne serait pour lui d'aucun secours et il résolut de se ménager une autre union plus avantageuse.

+ + +

Huit ou dix jours après la rupture des fiançailles de miss Verinder [...] mon cabinet la visite d'un personnage fort distingué. Il m'était adressé par un M. Luker, homme disqualifié dans notre monde de magistrats. Mon visiteur avait la peau basanée et je fus persuadé que j'avais affaire à un Indien.

Il commença par m'exprimer, dans l'anglais le plus choisi, ses regrets de la liberté qu'il prenait de me déranger ; ensuite il tira de sa poche un petit paquet recouvert de drap d'or. Enlevant une première, puis une seconde enveloppe en étoffe de soie, il plaça sur ma table une petite cassette, admirablement incrustée de pierres précieuses, sur un fond d'ébène.

"Je suis venu, monsieur, commença-t-il, vous demander de me prêter une somme d'argent, et je déposerai ceci en gage.

— Je regrette, répondis-je, que vous ayez pris la peine de venir jusqu'ici. M. Luker s'est entièrement mépris en vous adressant à moi. Je ne prête jamais à des étrangers, et je ne puis accepter le genre de garanties que vous m'offrez."

Il se leva, et, sur le point de prendre congé :

"Permettez-moi du moins de vous poser une question. A supposer, monsieur, qu'il vous eût été possible de me prêter cet argent, quel est le délai d'usage dans lequel j'aurais dû vous le rembourser ?

— Suivant la coutume de notre pays, répondis-je, une année après l'époque où vous eussiez touché le prêt."

L'Indien me fit un dernier salut; puis, d'un mouvement prompt et souple, il se glissa sans bruit hors de la chambre.

Cette sortie effectuée en un clin d'œil avec une légèreté féline me causa, je l'avoue, un moment de stupeur. Aussitôt que je pus réfléchir, je m'expliquai le but de but de cette incompréhensible visite : l'exhibition de la cassette et la demande d'emprunt n'avaient été que des prétextes pour amener la question qu'on m'avait posée en partant.

Le lendemain, je reçus la visite de M. Luker lui-même.

Il se montra lourd, vulgaire, laid, rampant, et je résumerai ainsi le résultat de mon entrevue avec lui:

La veille du jour où je vis l'Indien, celui-ci avait rendu visite à M. Luker. En dépit de son déguisement européen, M. Luker n'hésita pas à reconnaître le chef des trois Indiens qui, quelque temps auparavant, l'avaient inquiété par leurs allées et venues autour de sa maison, et l'avaient mis dans la nécessité de faire sa déclaration au magistrat. Il en conclut qu'il se trouvait en présence d'un des trois coquins qui l'avaient bâillonné, aveuglé, fouillé et dépouillé du reçu de son banquier. Aussi fut-il en proie à un accès de terreur folle, et se crut-il arrivé à sa dernière heure. Cependant l'Indien exhibait sa cassette et faisait identiquement la même demande qu'il devait reproduire le lendemain chez moi ; espérant s'en débarrasser promptement, M. Luker répondit n'avoir pas d'argent disponible ; là-dessus, l'Indien avait demandé quelle autre personne sûre pourrait lui faire cette avance sur gage.

"Une sueur froide m'inondait, monsieur, ajouta ce pauvre misérable ; je donnai votre nom comme le premier qui me vint à l'esprit ; je ne savais plus ce que disais, et j'espère, monsieur Bruff, que vous me pardonnerez en considérant que j'avais absolument perdu la tête."

Je me hâtai d'accepter ses excuses et je lui demandai seulement si, au moment de se retirer, l'Indien n'avait pas fait quelque question digne de remarque.

Oui ! l'Indien avait en partant fait à M. Luker la même question qu'à moi, et en avait reçu naturellement la même réponse que celle que je lui fis.

Que signifiait tout cela ? J'avais pour le soir une invitation à dîner en ville. L'esprit assez mal disposé, je remontai afin de procéder à ma toilette. Qui m'eût dit que ce dîner allait me fournir l'occasion de découvrir ce qui m'intriguait tant ?

+ + +

Je rencontrai à ce dîner le célèbre voyageur indien, M. Murthwaite, celui qui avait assisté au dîner d'anniversaire de miss Rachel, le même qui d'un mot avait fait comprendre aux faux jongleurs indiens qu'ils étaient découverts. Je lui contai la visite que j'avais reçue et celle dont m'avait parlé M. Luker. M. Murthwaite me dit aussitôt :

"N'en doutez pas, les Indiens savent que la Pierre de Lune est à la banque, où elle est mise en gage, ils se sont enquis avec certitude du terme le plus prochain auquel elle peut être dégagée, parce que c'est au moment où le diamant sortira de la banque qu'il leur sera possible de s'en emparer. Dans un an, à partir de l'époque où la Pierre de Lune a été remise à M. Luker, les Indiens guetteront l'occasion que les paroles mêmes de M. Luker, corroborées de votre témoignage, leur ont permis d'espérer. Quand pouvons-nous supposer approximativement que le diamant a été mis en gage ?

— Vers la fin de juin, répondis-je.

— Et nous sommes en l'année 48. Fort bien.

— Vous croyez alors qu'il se passera quelque chose de sérieux à la fin de juin 49 ? dis-je.

— J'aimerais mieux pour ma sûreté, répondit M. Murthwaite, me trouver parmi les fanatiques les plus exaltés de l'Asie centrale que de franchir le seuil de la banque avec la Pierre de Lune dans ma poche. Les Indiens ont été joués à deux reprises, monsieur Bruff, mais j'ai la ferme persuasion qu'ils ne le seront pas une troisième fois."

Ce furent là ses derniers mots à ce sujet.

Je pris note de la date ; la reproduction de cette ligne inscrite sur mon agenda terminera mon récit :

"Pour juin 49. Attendez-vous à entendre parler des Indiens, vers la fin de ce mois.

Signé : Mathieu Bruff,
avoué à Londres.

Rapport redigé par M. Franklin Blake

Je parcourais l'Orient pendant le printemps de 1849, quand la mort de mon père me ramena précipitamment en Angleterre.

Malgré mon chagrin, je songeai à revoir Rachel ; mais elle refusa impitoyablement de me recevoir. Résolu à découvrir le secret de sa haine, je pensai le trouver là où s'étaient déroulés les événements mystérieux contemporains de la disparition du diamant.

Je retrouvai la maison de ma tante vide et triste et je ne puis dire l'émotion que j'éprouvai en revoyant le vieux Betteredge presque seul gardien de ce domaine. Après les premières effusions :

"Vous rappelez-vous, me dit-il, cette pauvre fille que nous avions ici, Rosanna Spearman ?

— Sans doute.

— Vous avez toujours cru, n'est-ce pas, qu'elle désirait vous faire une sorte de confession au sujet de la Pierre de Lune ! Eh bien, Rosanna a laissé à une amie une lettre cachetée et qui vous est adressée.

— Où est cette lettre ?

— Elle est entre les mains de cette amie, à Cobb's Hole. Lorsque vous étiez chez nous, monsieur, vous avez dû entendre parler de Lucy la Boiteuse.

— La fille du pêcheur ?

— Elle-même.

— Lucy ne veut remettre la lettretre qu'entre vos mains."

On pense avec quel intérêt j'accueillis cette étrange nouvelle. Dès le lendemain, à l'aube, je partis pour Cobb's Hole accompagné de Betteredge.

Malgré l'heure matinale, nous trouvâmes la femme du pêcheur en train de travailler dans sa cuisine. A peine Betteredge m'eut-il présenté à la bonne Mrs Yolland, une apparition sortit d'un coin obscur de la cuisine et s'avança vers moi. S'appuyant sur une béquille, une fille pâle, l'air hagard, avec d'admirables cheveux noirs et des yeux durs et perçants, s'approcha clopin-clopant. Elle me contempla comme si j'étais pour elle un objet à la fois de curiosité et d'horreur.

"Monsieur Betteredge, dit-elle sans lever les yeux de dessus ma personne, c'est bien là M. Franklin Blake ?" Betteredge l'affirma.

La fille me tourna le dos et quitta sur-le-champ la cuisine. Quelques secondes après, la boiteuse se montrait à la porte, une lettre à la main, et me faisait signe de sortir de la pièce.

Je suivis cette étrange créature qui me mena jusqu'à la berge en trottinant toujours devant moi de plus en plus vite. Elle me conduisit derrière les bateaux, dans un endroit où les gens du hameau ne pouvaient ni nous voir ni nous entendre ; enfin elle s'arrêta et se tourna vers moi.

"Tenez-vous là, me dit-elle, je veux vous regarder...

— Je crois que vous avez une lettre à me remettre, dis-je, est-ce celle que je vois dans votre main ?

— Pour toute réponse, cette fille continua à diriger sur moi son implacable regard et, se parlant à elle-même : "Non fit-elle, je ne "puis voir ce qu'elle trouvait "dans ce visage, je ne découvre "rien de ce qui lui plaisait dans "cette voix !"

Elle ajouta d'un air farouche :

"Pouvez-vous boire et manger ?"

Je fis de mon mieux pour garder mon sérieux et je répondis :

"Mais oui.

— Pouvez-vous dormir ?

— Oui.

— Quand vous voyez une pauvre fille en service, ne sentez-vous aucun remords ?

— Certainement non, pourquoi en aurais-je ?"

Elle me jeta la lettre au nez.

"Prenez-la ! cria-t-elle en fureur ; je ne vous ai jamais vu avant ce moment, et j'espère, Dieu aidant, ne plus vous revoir désormais."

Sur ce gracieux adieu, elle me quitta et s'enfuit à toutes béquilles. Je pensai que cette fille était folle et me mis en devoir d'ouvrir la lettre de Rosanna Spearman.

Je brisai le cachet ; l'enveloppe contenait une lettre, et celle-ci, à son tour, renfermait un morceau de papier. Je lus d'abord la lettre :

"Monsieur, si vous êtes curieux de connaître la raison de mon attitude vis-à-vis de vous pendant que vous étiez chez lady Verinder, faites ce qui vous est indiqué dans le memorandum ci-joint, et faites-le en l'absence de tout témoin.

"Votre très humble servante,
"Rosanna Spearman."

Je pris ensuite le bout de papier, dont voici la copie textuelle :

"Memorandum." — Aller aux Sables-Tremblants à l'heure de la marée basse ; marcher vers la Roche du Sud, jusqu'à ce que la balise des rocs Sud et la hampe du drapeau placé au-dessus de Cobb's Hole soient sur une même ligne. Placer le long des rochers un bâton ou quelque chose de droit qui puisse guider la main, juste dans la ligne de la pointe et du drapeau ; prendre garde en faisant cela qu'un bout du bâton soit au coin de celui des rochers qui surplombe les sables mouvants. Tâter le long du bâton parmi les herbes marines pour trouver une chaîne. Glisser la main qui tiendra la chaîne jusqu'à ce qu'elle arrive à la partie qui s'étend sur les pointes de rochers allant vers les sables mouvants, "et alors tirer fortement la chaîne."

Intrigué par cette étrange prescription, je retournai sur mes pas, et, retrouvant Betteredge qui m'avait suivi de loin, je lui proposai de nous rendre vers les Sables-Tremblants. Toutes les circonstances qui avaient précédé la mort tragique de Rosanna me revenaient à la mémoire et j'étais tout ému, tout bouleversé par ces souvenirs lamentables quand j'arrivai à l'endroit indiqué.

Je m'aperçus que, discrètement, Betteredge était resté à l'écart, et, laissé seul, je me conformai aux prescriptions du memorandum. Dans une étroite fissure, je trouvai la chaîne; j'essayai de la suivre avec ma main dans la direction du sable mouvant. Mais je me sentis arrêté par les herbes marines qui recouvraient la fissure et y avaient sans doute poussé depuis que Rosanna avait choisi cette fente pour y déposer la chaîne.

(A suivre)

Résumé des Règlements concernant l'exploitation des minerais sur les terrains de la Puissance au Manitoba, dans les Territoires du Nord-Ouest, et le Territoire du Yukon.

CHARBON. — Les terrains houillers peuvent être achetés au prix de $10 par acre pour le charbon mou, et de $20 pour l'anthracite. Nul individu, nulle compagnie ne peut acquérir plus de 320 acres.

Un droit régalier s'élevant à 10 centins par tonne de 2,000 livres sera perçu sur l'extraction totale.

QUARTZ. — Toute personne âgée d'au moins dix-huit ans, et toute compagnie par actions détenant un certificat de mineur libre, peut obtenir l'inscription d'un emplacement minier.

[illegible]

Ministère de l'Intérieur, Ottawa, [illegible] jour de février, 1903.

JAMES A. SMART,
Député Ministre de l'Intérieur.

Le Nord-Ouest Canadien

REGLEMENTS DE HOMESTEAD.

Toute section portant un No pair des Terrains de la Puissance au Manitoba ou dans les Territoires du Nord-Ouest, à l'exception des sections numéro 8 et 26, de celles déjà prises comme homestead, ou [illegible] comme terres à bois pour les colons, ou pour toute autre fin, peuvent être prises comme homestead par toute personne, chef de famille ou toute personne mâle âgée de plus de 18 ans, chaque homestead étant de l'étendue d'un quart de section comprenant 160 acres, plus ou moins.

ENTREE. — L'entrée peut être faite personnellement à l'agence locale pour le district dans lequel est situé le terrain [illegible] au Ministre de l'Intérieur à Ottawa, au Commissaire d'Immigration à Winnipeg ou à l'Agent Local pour le district [illegible] Le droit d'entrée pour un homestead dans les conditions ordinaires est de $10.

CONDITIONS A REMPLIR. — [illegible]

1. — Durant trois ans demeurer sur le terrain et le cultiver au moins six mois chaque année.

2. — [illegible]

3. — [illegible]

4. — [illegible]

[illegible]

DEMANDE DE PATENTE. — La demande de patente doit se faire au bout de trois ans en s'adressant à l'Agent local ou sous-agent ou à l'Inspecteur des Homesteads.

[illegible]

JAMES SMART,
Député Ministre de l'Intérieur.

N. B. — [illegible]

Nos Affaires Municipal-s

Le Free Press publiait samedi sur nos affaires municipales un article malheureux.

Prenant prétexte d'une prétendue irrégularité dans l'élection d'un de nos conseillers, le *Free Press* fait une charge à fond de train contre les membres de notre conseil et contre nos fonctionnaires.

Tout comme si le gâchis régnait à notre Hotel-de-Ville!

Or, il n'en est rien. L'élection de M. Marcoux comme conseiller, est valide, croyons-nous; et si elle ne l'est pas, on peut—sans crier au scandale—faire les démarches nécessaires pour la faire annuler.

A quoi les articles comme ceux du *Free Press* peuvent ils aboutir?

A rien de bon, assurément. Au contraire, nous risquons fort d'y perdre le crédit dont nous avons tant besoin pour faire prospérer notre ville.

Nous sommes bien loin d'être de l'avis du correspondant du *Free Press*. Nous croyons, avec beaucoup d'autres, que nos affaires municipales sont entre mains sûres. Ceux qui siègent autour de la table ronde du conseil sont pour la plupart des hommes d'affaires et de talent; notre greffier est dévoué et bien renseigné; nos finances sont en bon ordre.

Dès lors, pourquoi dépasser les bornes d'une critique permise?

Pourquoi surtout aller porter au *Free Press* pareille prose contre nous. Il est temps que le colportage de fausses nouvelles cesse, ou bien les auteurs de ce colportage, suintant le dépit, se feront payer avec la monnaie qui leur convient.

Le malheur du *Free Press*, c'est de toujours avoir en des têtes de linote pour le représenter à Saint-Boniface.

SEUL IL SUFFIT

Pour les affections de la gorge, des bronchites et des poumons, n'employez que le BAUME RHUMAL seul; il vous guérira promptement et sûrement.

CHEZ NOUS ET AUTOUR DE NOUS

—Les jours se mettent sensiblement à allonger. C'est l'aurore du printemps!

—M. Gédéon Couture a acheté l'assortiment d'epiceries de M. Stanislas Jean.

—Séance régulière du Conseil de Ville lundi prochain.

—Un incendie a détruit, la semaine dernière, la partie commerciale de Calgary. Les pertes s'élèvent à audelà de $200.000.

—M. J. A. Cusson désire annoncer à ses amis et au public en général qu'il à un lot de bois de corde de première qualité, à vendre en quantitée voulue.

—La Compagnie des Tramways nous a changé pour un autre char celui dont nous nous servions depuis l'automne. Ce second char vaut l'autre, c'est-à-dire qu'il est aussi peu convenable.

—On peut voir au collège de Saint-Boniface des plans d'agrandissement pour cette maison, cet été. Le collège, quand il aura ainsi été agrandi, sera une des belles institutions du genre, au Canada.

En vertu de l'Acte des Banques

Avis est par les présentes donné que les Directeurs provisoires de la Pacific Bank of Canada ont ouvert des livres de stock dans la ville de Victoria, Colombie, et ailleurs, dans dans le but de recevoir les souscriptions de ceux qui désireraient devenir actionnaires de la dite banque.

Ces livres seront ouverts à l'inspection pour tel temps que les directeurs provisoires, exerçant leur discrétion, jugeront nécessaire.

Toronto 5 janvier 1904.

A. G. MURRAY,
Avocat des Bureau Provisoire

L'Emulsion d'huile de foie de morue "The D. & L." prise dans les cas de débilité générale et de perte d'appétit ne manque jamais de donner les meilleurs résultats. Elle redonne la santé et renouvelle la vitalité. Davis & Lawrence Co., Ltd, fabricants

Irritation de la peau

L'ONGUENT DU DR CHASE GUÉRIT L'ECZEMA, LA DÉMANGEAISON ET ADOUCIT LA PEAU, LA REND TENDRE ET À SON ÉTAT NATUREL.

L'onguent du Dr Chase.

Le meilleur moyen de diminuer l'inflammation, d'amoindrir la démangeaison, de guérir les irritation de la peau c'est croyons-nous, l'Onguent du Dr. Chase.

Des cas si graves ont été guéris, des douleurs si cuisantes ont été soulagées, et on nous a offert de si nombreux témoignages de guérison que nous défions qui que ce soit de nous montrer un remède aussi bons pour semblables maladies.

L'Onguent du Dr Chase est sans rival, insurpassable et insurpassé pour toutes les maladies de la peau. Depuis de simples rousseurs à l'eczéma, depuis les petites gerçures aux ulcères, tout est guéri par notre onguent

M. G. H. McConnell, ingénieur à la Fleury's Foundry, Aurora Ont., écrit: "Je crois que l'Onguent du Dr. Chase vaut son pesant d'or. Je souffris de l'eczéma pendant trente ans et ne pouvais guérir. J'eus le sang empoisonné, cela tourna à un eczéma des plus violents.

J'étais si mal que je me réveillais la nuit et me tourmentais la peau si fort que je la mettais au sang. Je souffris au-delà de toute description. Je ne puis assez louer l'onguent du Dr Chase qui m'a guéri. Il n'y a rien pour l'égaler.

L'Onguent du Dr. Chase est connu partout. Parlez-en à vos voisins. Vous devez avoir tout près de vous des personnes qui se sont guéries en l'employant.

Vous pouvez vérifier nos preuves si vous le voulez; 60cts la boîte, chez tous les marchands, ou chez Edmanson, Bates & Co.,

Ne manquez pas de vous procurer la sorte que vous avez toujours eue. A cause de la grande popularité du "The D. & L." Mentholl Plaster, des fabricants sans scrupule cherchent à en vendre un semblable. Pour le rhumatisme, la névralgie, etc., il n'y a rien de meilleur. Fait seulement que par Davis & Lawrence Co., Ltd

Les ingrédients dont on se sert dans l'Emulsion, "The D. & L." sont les meilleurs qu'on puisse obtenir sur le marché sans égard au prix. Prise dans les cas de maladies dépérissantes, perte d'embonpoint ou perte d'appétit elle fait beaucoup de bien. Davis & Lawrence Co., Ltd., fabricants.



Le missionnaire qui exerce son ministère dans les immenses contrées du Nord-Ouest, mène la vie la plus pénible, l'existence la plus épuisante que l'on puisse concevoir. Il lui faut une santé de fer pour résister aux épreuves sans nombre du climat et des intempéries auxquelles succombent les hommes les plus vigoureux.

S'il n'était pas soutenu par ce magnifique esprit d'abnégation et de sacrifice qui fait les martyrs, il ne pourrait pas affronter les accablantes fatigues qui l'assaillent.

En hiver ce sont les grands parcours sur les plaines glacées pour visiter les bandes éparses auxquelles le missionnaire prodigue les bons conseils et les consolations spirituelles, non moins que les soins physiques.

L'été, ce sont les longues chevauchées dans les prairies sans fin, sous un soleil implacable, sans ombre, sans abri.

Ajouter à cela la pauvreté de la nourriture, l'isolement, l'éloignement des centres intellectuels et vous vous ferez une idée de ce que peut endurer un pauvre missionnaire pour le service de la foi, pour le salut des jeunes âmes qui lui sont confiées.

Il n'est pas étonnant que, dans de semblables conditions, la santé débilitée par les privations et par les efforts ne soit promptement épuisée et que le missionnaire affaibli ne tombe bientôt en proie à toutes les affections corporelles qui minent sa constitution.

Et que faire dans cet immense désert, loin de toutes communications, loin des villes et des médecins, loin de toute civilisation? C'est alors que le corps se voit soumis aux plus rudes tortures qu'il faut endurer d'un visage serein, car le missionnaire est un soldat à son poste; il ne lui est pas plus permis de s'éloigner de la petite chapelle et de la petite école confiées à sa vigilance qu'il n'est permis à la sentinelle d'abandonner la garde qui lui a été fixée.

Longues doivent être les heures de souffrances subies en silence dans l'immense solitude qui déprime l'esprit et émousse les courages les mieux trempés.

Des douleurs physiques qui peuvent ainsi assaillir les serviteurs de Dieu placés à l'avant-garde de la civilisation et de la foi, il n'en est certainement pas de plus effroyables que l'épouvantable mal de rognons qui terrasse les plus robustes. Si vous avez vu dans votre entourage des pauvres victimes de cette affection, se tordre sur leur lit de douleurs, invoquer quelquefois la mort trop lente à venir pour eux, qui sont entourées des soins les plus attentifs, qui ont toutes les ressources de l'art médical à leur disposition, vous pouvez vous faire une idée de ce que peuvent être les angoisses d'un pauvre missionnaire, seul dans sa chétive cabane, au milieu des solitudes glacées et incapable de recevoir aucun soulagement.

C'est dans des circonstances de ce genre que la connaissance d'un remède salutaire et efficace, que les bons conseils de spécialistes habiles et au courant de ces maladies, ont une valeur inestimable.

Il n'est pas pour le mal de rognons de remède plus parfait, plus complet, que les Pilules Moro. Ce remède est justement composé spécialement pour ces sortes de maladies et réellement souverain; le soulagement est immédiat et la guérison est assurée. Réduit sous un volume presque insignifiant, ces Pilules peuvent atteindre, par la poste, les confins du monde habité et y apporter le salut.

Le cas que nous voulons citer, la guérison à laquelle nous voulons faire allusion, est une des plus mémorable que nous ayons enregistrées dans nos annales, une de celles dont nous sommes fiers à juste titre.

Les Pilules Moro ont sauvé la vie à un digne prêtre, à un de ces courageux Pères Oblats qui vont presque sous le cercle polaire porter la croix et la foi, apprendre l'Evangile aux rudes populations sauvages et convertir au catholicisme les peuplades nomades des régions arctiques.

N'avons-nous pas le droit de proclamer que la Compagnie Médicale Moro s'est montrée, dans ce cas, une bienfaitrice de l'humanité et a bien mérité de la civilisation. Voici la lettre que nous recevions un jour à notre bureau:

Green Lake Post-Office, viâ Mistawakis, Saskatchewan, T. N. O.

Chers Docteurs,

Je viens de lire dans "Le Journal" que vos Pilules pour le mal de rognons sont excellentes. Ici nous n'avons pas de docteur, et depuis un gros mois, je sens dans les rognons une douleur qui m'empêche de faire l'école à vingt-cinq enfants, tous les jours. Aussi, vous me feriez un bien grand plaisir de m'en envoyer une boîte. Etant bien pauvre dans ma mission et ayant sur les bras une grande construction à faire faire, peut-être pourriez-vous me les envoyer par charité.

Je vous remercie beaucoup d'avance,
Et croyez-moi,
Votre tout dévoué,
JULES E. TESTON,
Missionnaire.

"Est-elle assez touchante cette missive de l'humble missionnaire? Voyez-vous d'ici le tableau, ce pauvre Père Oblat, épuisé par la terrible maladie, oubliant ses douleurs pour ne penser qu'à ses vingt-cinq petits élèves sauvages auxquels il se désole de ne pouvoir donner le pain journalier de l'instruction.

C'est à eux qu'il songe et pas à ses douleurs; c'est pour eux qu'il demande humblement une modeste boîte de Pilules Moro, dans l'espoir de revenir à la santé et de pouvoir reprendre son travail, terminer cette construction à laquelle il travaille de ses mains sacerdotales et qui devra réunir les jeunes âmes confiées à ses soins.

La divine Providence qui n'oublie jamais ceux qui la prient et qui la vénèrent, a voulu qu'une de ces annonces apportée par un journal qui a traversé des centaines et des milliers de territoires pour atteindre ces lieux extrême, tombât entre ses mains et qu'il eût l'heureuse idée de nous écrire.

Cette demande l'a sauvé.

La Compagnie Médicale Moro s'est empressée de lui envoyer gratuitement six boîtes de Pilules Moro, pour les hommes et un questionnaire, lui demandant les détails de son cas et de sa maladie.

Grâce à cette merveilleuse organisation des consultations gratuites par correspondance qui permet à nos médecins de diagnostiquer d'un cas, quelle que soit la distance qui sépare le patient des médecins, nous avons été à même de lui prescrire un traitement efficace qui, avec l'aide des Pilules Moro, a promptement réussi à rétablir ce bon missionnaire et à le rendre à l'exercice de ses saintes fonctions.

Voici maintenant la lettre que nous recevions six mois plus tard et que nous voudrions publier à tous les coins du globe, car nous ne croyons pas avoir conquis jamais de titre plus glorieux à la reconnaissance de l'humanité.

MISSION DU LAC VERT.

Chers Messieurs,

Je ne saurais vous dire combien vos Pilules Moro m'ont fait de bien. J'ai attendu quelque temps pour vous l'écrire, voulant vous donner le résultat. Comme vous le pensez bien, ma vie de missionnaire est parfois bien dure. Ici, les distances sont très considérables; il nous faut beaucoup marcher, camper au froid et, par dessus le marché, avoir de bien pauvre nourriture. Ainsi, on vieillit avant l'âge. Mais je ne saurais vous exprimer toute ma gratitude envers votre compagnie médicale que j'ai consultée. Les pilules que vous m'avez envoyées m'ont guéri entièrement de cette grande pauvreté de sang et de ce mal de rognons atroce qui faisait que je pouvais à peine marcher; elles ont remis mon estomac en parfait état, m'ont ramené à la santé et me permettent maintenant de continuer mon œuvre chez les indiens que j'évangélise.

Une chose me fait de la peine, c'est d'être trop pauvre pour vous payer le prix de vos boîtes de médecine.

En retour, veuillez accepter mes meilleurs remerciements et croyez-moi,

Votre très humble serviteur,
JULES E. TESTON, Ptre, O M I.

Un pareil certificat, un témoignage aussi éclatant des services que peuvent rendre les Pilules Moro à ceux qui souffrent est la plus belle récompense que nous puissions recueillir d'un envoi que nous étions trop heureux de faire.

Le caractère même de la personne qui a écrit ces deux lettres nous interdit de faire aucun commentaire sur leur contenu.

Cependant, nous nous permettons de demander à tous ceux qui souffrent, qui voyagent ou qui demeurent loin des centres, aux membres du clergé qui peuvent être appelés en mission, aux instituteurs qui résident dans des régions lointaines, aux explorateurs, aux défricheurs de bien méditer les enseignements contenus dans cet exemple.

A chaque instant, ils sont exposés à tomber, comme le Père Teston, victime de ce mal implacable qui paralyse les forces, anéantit les mouvements et dont l'issue est fatale si un traitement convenable n'est pas appliqué à temps.

Est-ce trop leur demander que de leur conseiller de se prémunir contre les atteintes de ce mal?

N'est-il pas sage de leur part d'avoir toujours sous la main le remède souverain, ces Pilules Moro, si faciles à emporter, et qui arrêtent la douleur?

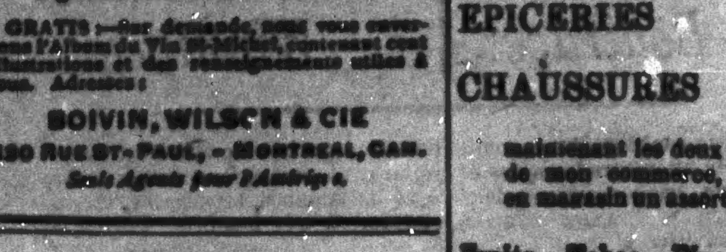
Est-ce trop exiger que de recommander, aux premières attaques du mal, de s'adresser à nous, de consulter les Médecins de la Compagnie Médicale Moro?

Les consultations sont gratuites; chaque lettre reçoit sa réponse immédiate avec des conseils pratiques et complets pouvant être suivis immédiatement et en tous lieux.

L'homme qui néglige ces précautions, qui met en jeu sa vie, faute d'un soin aussi élémentaire, est presque un criminel, criminel à l'égard de la société, criminel à l'égard des siens.

Hommes qui souffrez, n'attendez pas que le mal soit incurable. Prenez les Pilules Moro.

Ecrivez au Médecins de la Compagnie Médicale Moro, au No 1724, rue Ste-Catherine, Montréal.



SEANCES

M Charles d'Urbal, dont nous annoncions mercredi dernier les séances, à travers nos différentes paroisses françaises, vient de changer l'itinéraire de ces séances. Elles auront lieu dans l'ordre suivant :

Mariapolis, le 24 janvier ; N. D. de Lourdes, le 25 janvier ; Saint Joseph, le 28 janvier ; Letellier le 28 janvier ; Saint Malo : le 29 janvier : Saint Jean Baptiste : le 31 janvier, Sainte-Agathe : le 3 février ; Saint-Norbert le 5 février.

AVIS

IMMATRICULATION

DANS LES CHANCELLERIES CONSULAIRES DES BELGES RESIDANT A L'ETANGER.

Conformément à une circulaire du Ministre de Affaires Etrangères, en date du 15 mai 1900, les Belges résidant à l'étranger peuvent, après avoir justifié de leur nationalité, se faire inscrire sur un régistre matricule tenu à cet effet dans la chancellerie de chaque poste consulaire de Belgique.

L'inscription au régistre a lieu

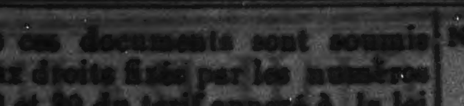
GRATUITEMENT.

Toute dans l'intérêt des Belges; cette mesure procure, notamment, aux personnes inscrites, un moyen de démontrer que leur établissement à l'étranger étant fait avec esprit de retour, elles désirent conserver leur nationalité (art. 17 du Code civil) et leur permet, en cas de besoin d'entrer facilement en rapports avec le consulat.

Des certificats d'immatriculation sont remis, s'il y a lieu, aux intéressés, qui en font la demande; la délivrance et le visa de ces documents sont soumis aux droits fixés par les numéros 29 et 30 du tarif annexé à la loi du 22 october 1897.

Les consuls sont autorisés à accorder remise totale ou partielle des dits droits.

A. J. H. DUBUC,
Vice Consul de Belgique à Winnipeg, Chambre 313 McIntyre Block, Winnipeg, Man.,





NOTICE

Public notice is hereby given that an application will be made. the Legislative Assembly of Manitoba, at its next session for an act incorporating "L'institut de Notre Dame des Missions" with power to do charitable works, teaching, education and generally all act acts pertaining thereto.

JOSEPH BERNIER
Applicants Sollicitor.
Dated at Winnipeg, Dec. 16, 1903.

NOTICE

Public notice is hereby given that an application will be made to the Legislative Assembly of Manitaba, at its next session, for an act legalizing by-law 215 of the Town of Saint Boniface whereby to amend by-law 199 and 200.

JOSEPH BERNIER
Applicants, Solicitor
Dated at Winnipeg, Dec. 16, 1903.

FEUILLETON DU MANITOBA.

No. 1

LE RENEGAT

PREMIÈRE PARTIE

L'ENIGME

I

RETOUR D'ORIENT

C'était tout ce que pouvait offrir de mieux l'art anamite.

Le P. Dominique remarqua la tenue de Bonchamps. L'écrivain causait avec Deventer. Il tenait ses mains l'une dans l'autre, jointes sur son ventre et s'était accroupi sur ses jambes à la façon des annamites sur leur lit de camps chinois. Il gardait depuis un certain temps déjà cette position éminemment incommode pour un français et qui révèle chez celui qui s'y attarde une longue habitude.

—Ton mari est resté longtemps au Tonkin ? demanda le prêtre à Geneviève.

—Six ans.

—Tu l'as épousé en 1854. Y avait-il longtemps qu'il était revenu en France ?

—Huit mois. J'ai été charmée par sa douceur, par sa réputation de savant et par l'attrait de curiosité qui, pour une jeune fille surtout, s'attache à un homme qui a tant voyagé. Je n'ai pas été trompée dans mon mariage. Gustave m'a rendu parfaitement heureuse. Il n'y a qu'un seul point noir dans notre existence; mon mari n'est pas chrétien. Il l'est de pensées, de sentiments, bien que quelquefois il se lance dans des charges à fond de train contre la religion; mais il ne pratique pas. Souvent je me suis crue sur le point de l'amener à m'accompagner à l'église, toujours j'ai échoué au dernier moment sans pouvoir me rendre compte du motif de mon insuccès. Il convient que j'ai raison de vivre en chrétienne. Pour rien au monde il n'eût voulu que Célestine fut privée d'instruction religieuse et même, à l'époque de sa première communion, il prenait plaisir à constater ses progrès pour se corriger de ses petits défauts d'enfant. Il lui a expliqué, plutôt cent fois qu'une, les passages difficiles du catéchisme et même, je l'avoue, avec une science qui m'eût paru extraordinaire chez tout autre homme que Gustave dont les connaissances sont pour ainsi dire universelles. Il ne m'a pas caché d'ailleurs qu'il avait eu une enfance et une jeunesse très pieuses. Combien je désirerais, mon frère, vous voir rester longtemps en France. Vous deviendrez facilement l'ami de mon mari. Votre vie dans le même pays, bien que vous soyez arrivé au Tonkin un an après le départ de Gustave, crée entre vous un lien et vous pourriez arriver sans doute à le ramener tout à fait à Dieu. Mais vous m'avez écrit que vous ignoriez le temps que vous resteriez en France.

—J'y resterai si je crois pouvoir être utile à l'œuvre de Dieu, sinon, dès que je serai un peu remis des fièvres qui ont motivé mon retour, je repartirai soutenir mes Annamites au milieu des persécutions. Ton mari avait-il écrit avant son son départ au Tonkin ?

—Non.

—Quels sujets a-t-il traités dans ses récents ouvrages ?

—Des explorations en Inde-Chine et des études sur les monuments du Cambodge.

—Connaissais-tu ton mari avant son départ en Orient ?

—Non. Il avait perdu tous ses parents étant très jeune, et c'est la solitude qui l'avait décidé à accepter une mission du gouvernement.

—Possédait-il de la fortune quand tu l'as épousé.

—Aucune. Il avait tout dépensé dans ses voyages. J'ai bien fait de préferer l'affection à l'argent, même au point de vue matériel, car mon mari gagne avec ses livres quarante mille francs par année.

En ce moment, à l'autre bout de la pièce, Bonchamps se levait et, voulant sans doute convaincre Isaac Gorcum, lui prenait le bras et, pour appuyer son raisonnement, faisait avec les mains de grands gestes d'orateur. Il venait d'un pas lent, s'arrêtant, puis reprenant sa marche molle et glissante. On ne l'entendait pas marcher.

Le missionnaire l'examinait et remarquait l'affabilité de son visage plein, rosé, sans barbe, de ses yeux bruns hésitants, aux paupières larges et épaisses, qu'il baissait d'un air recueilli et qu'il ne relevait que de temps à autre sur son interlocuteur, son nez gros, indice de bonté, son double menton et sa bouche large, dont l'expression gourmande était enjolivée par des plis très fins aux commissures. Il portait la tête légèrement inclinée en avant. Il avait de longs cheveux déjà blancs, qui tombaient plus bas que ses oreilles, et il parlait d'une voix mielleuse, onctueuse, avec des gestes doux et enveloppeurs, qui faisaient ressortir sur son vêtement noir, exactement boutonné, la blancheur de ses mains grasses aux jolis doigts fuselés, de vraie mains de prélat. Tout à coup il les glissa l'une sur l'autre et les enfonça dans les manches de sa redingote d'un geste frileux.

Le Père Dominique fourragea sa longue barbe d'une main nerveuse, puis tracassa la chaîne en acier à larges mailles, dite chaîne de Saint-Pierre.

—De quel pays est ton mari ? demanda-t-il de sa voix nette, qui découpait les mots comme avec un couteau.

—De l'Anjou.

—Tu ne connais personne de sa famille?

—Il a perdu tous ses parents avant son départ en Orient.

—Reçoit-il des amis d'enfance ?

—Il ne reçoit d'une façon plus intime que M. Deventer et son neveu. J'avoue que j'en suis étonnée. Mon mari pourrait choisir des amis parmi une foule de savants et d'artistes éminents qui seraient flattés de cette préférence, et il trouverait sans peine des hommes plus fins, plus distingués plus causeurs, plus aimables, que ceux-là. Il est vrai que le banquier est ici le seul Européen qu'il ait connu en Orient. M Gorcum fait la cour à Célestine, mais elle n'est pas pour lui, je la réserve pour Marcel Beaufort' du mois c'est le rêve que je caresse.

Ce jeune homme me plait.

—Il n'est pas riche, mais il est intelligent, travailleur et, qualité que ne possède nullement M. Gorcum, il est très modeste. Tout jeune qu'il est, il a fait ses preuves de patriotisme. Pendant le siège de Paris par les Allemands, il n'avait pas encore quinze ans, il se présenta pour s'engager dans la mobile. On le refusa à cause de son âge. Il se fit alors ambulancier. C'est auprès d'un blessé que je la rencontrai pour la première fois. Quand l'armistice fut décidé, une nuit, il s'avança jusqu'aux avants-postes, et, à lui seul encloua, tant à Billancourt qu'à Neuilly, une dizaine de canons. Pensez si le récit de cet exploit ne contribua pas peu à l'établir dans le cœur de ma fille. Célestine n'a que dix sept ans, elle est encore un peu jeune pour la marier, mais dans un an ou deux...

—Ton mari a-t-il été soldat pendant la guerre ?

—Non. Nous nous sommes occupés tous deux d'une ambulance.

—Ah !

—Cela vous étonne ?

—Non, non, fit vivement le missionnaire, il faut des dévouements à tous les postes.

II

UNE NUIT AU TONKIN

Bonchamps arrivait près du missionnaire et de Geneviève Il s'animait, parlait à très haute voix.

Vous me demandez, mon cher Isaac, comment j'obtiens une telle intensité de coloris dans les peintures de mes personnages. Vous savez combien j'aime à garder le silence sur tout ce qui se rapporte à mon travail, c'est là la pudeur de l'artiste. Néanmoins vous me pressez tellement que je veux bien vous révéler mon procédé. Vous l'emploierez, je ne dis pas, si vous lez mais si votre imagination vous le permet.

Quand je veux peindre avec des substantifs, peindre avec des adjectifs un personnage, je m'hallucine. J'installe mon bonhomme devant moi, assis debout ou couché, comme ferait un peintre de son modèle, je détermine ses traits, j'affermis peu à peu ses chairs, je délimite ses contours, un par un, détail par détail, accentuant ses caractéristiques comme pour une caricature ensuite je le peins, je le maquille plutôt avec des couleurs trop vives et, ce travail préparatoire accompli, je n'ai plus qu'à représenter mon personnage d'après nature, le voyant aussi nettement que je vous vois, le conservant dans la pose aussi longtemps qu'il n'est nécessaire. Voilà mon procédé, usez-en si vous pouvez.

—Pour moi, dit Deventer, je déclare qu'il me serait complètement impossible de m'en servir.

—Je le crois sans peine, répliqua Bonchamps en souriant, votre cerveau est fait pour le commerce et votre imagination ne s'est pas developpée par une production continue comme celle d'un écrivain. Mon procédé a son inconvénient. Il peut conduire à la folie celui qui en abuse. Mais, quand on s'en sert raisonnablement, il amène à une exécution supérieure à l'œuvre. Brierre de Boismont raconte de Talma, que, quand ce grand acteur entrait en scène, il avait la force de volonté nécessaire pour s'halluciner, pour s'illusionner, devrais-je dire plutôt pour employer le terme scientifiquement exact. Il commandait à ses yeux de ne plus apercevoir les vêtements des spectateurs et de voir, à la place de ces personnages vivants, autant de squelettes. Lorsque, par la force de son imagination, il avait opéré cette transformation et peuplé la salle de ces macabres auditeurs, il éprouvait une telle émotion, et donnait à son jeu une telle intensité d'expression qu'il arrivait aux effets les plus saisissant.

(*A Suivre*)